

## Au loin du confort

Novembre 2002

Un vendredi, durant la période juste avant le temps de midi, ma classe et moi avions cours de sport et aujourd'hui nous devions faire un match de basket-ball. Pas mal de filles ne voulaient pas jouer et avaient bien raison de ne pas le faire, vu le manque de délicatesse des chromosomes XY de cette classe. Malgré leur brutalité, j'aimais bien ce sport donc j'ai décidé de m'intégrer dans une équipe avec mes amies. Les garçons râlaient, mais je n'en avais un peu rien à faire jusqu'à ce que Jules, un grand brun aux yeux clairs, vienne mettre son bras autour de mon épaule pour ensuite mettre du bazar dans mon afro avec ses mains. "Tu devrais peut-être t'attacher les cheveux avant qu'on ne se coince la main dedans par accident." D'autres garçons ont ri puis un a enchaîné avec : "Au plus vite, sinon on risque de perdre la balle dedans !" Sans un mot, je suis retournée dans le vestiaire et me suis attaché les cheveux avec une honte et un sentiment de frustration que je ne savais pas expliquer. Une fois la balle en jeu, tout le monde criait comme des fous et s'amusait. Sauf moi à certains moments lorsque ceux de l'autre équipe commençaient à nous bousculer... Le *nous* dans ma tête était une erreur, la seule qu'ils bouscullaient vraiment, c'était *moi*, suivi de commentaires du genre : "Ça doit lui rappeler ses ancêtres." ou alors "Désolé ma belle, mais bon, tes gènes doivent sûrement s'en souvenir !" Lorsque le cours de sport fut fini, dans les vestiaires, mon amie Célia m'a gentiment dit que je ne devais pas les écouter et qu'elle espérait que ma famille, surtout mes grands-parents, allaient mieux. Déjà que je n'avais pas spécialement compris les commentaires de mes camarades de classe, mais encore moins celui-là. Oui, à 14 ans, je savais que beaucoup de Noirs subissent des violences, ici en France ou même encore en Amérique... Mais qu'est-ce que mes *ancêtres* et mes *grands-parents* avaient à voir là-dedans ? Oui, eux aussi ont subi du racisme, mais pourquoi eux sont mentionnés et non mes parents ?

Plus tard dans la journée, nous avions cours d'histoire, le cours que j'aime le moins d'ailleurs. Pourtant, j'aimais bien le professeur car il me défend parfois quand je me prends des insultes par les autres. Ce qui m'a déjà fait avoir le nom de *chouchoute*, mais bon, ça en vaut la peine. Lorsque M. Nicolas donnait cours, je n'écoutais pas grand-chose... Jusqu'à ce que j'entende que l'on arrivait sur le chapitre de la *colonisation*. J'avais déjà entendu ce mot passer au repas de famille. Avant de donner cours sur ce chapitre, le professeur fait une parenthèse pour nous demander ce que l'on en sait. Il fait le tour de tous les bancs ; pour résumer, les réponses données avant mon tour étaient : "C'est là où les Européens fouettaient les Noirs et où le mot « *Nègre* » pouvait encore être utilisé." Quand vient mon tour, je ne sais pas quoi dire, je n'y connaissais pas grand-chose. Ma famille ne parle jamais du passé avec moi et me dit que c'est mieux de l'oublier, donc je n'ai jamais vraiment voulu y prêter attention. "Je... je ne sais pas, monsieur." Les gens peu éduqués de cette classe ont commencé à rire, Timé, l'ami de Jules, a soufflé assez fort pour que tout le monde l'entende : "C'est elle la plus concernée et elle n'y connaît rien." Malgré mon teint de peau assez foncé, on pouvait clairement distinguer mes joues de mon visage à cause de leur rougeur. C'était tellement humiliant, je ne savais pas où me mettre, car il avait sûrement raison... Je n'en savais rien. "Tout d'abord, tout le monde est concerné ici dans cette classe. Ensuite..." dit M. Nicolas après une petite pause. "Timé, cite-moi un peu tous les pays que la France a colonisés, veux-tu." Le silence complet, avant que le professeur reprenne une nouvelle fois. "L'Algérie, le Maroc, la Tunisie, le Sénégal, la Guinée, Madagascar, le Cameroun, le Bénin, et si je continue, on en est encore là pour un bon moment. Donc faire les malins sur ses racines n'est pas la meilleure des choses, et encore moins dans mon cours d'histoire, vu les atrocités vécues par ces gens." Après cela, Timé s'est tu tout le reste du cours. Tandis que moi, j'étais très attentive lorsqu'il a mentionné le Bénin, j'ai même décidé de lever la main. "Excusez-moi, Monsieur, qu'est-ce qu'il s'est passé exactement là-bas... ?" Il nous a d'abord expliqué qu'avant la colonisation, le continent africain était séparé par plusieurs souverainetés, comme des royaumes et certains types de république. Il était presque le continent le plus riche en ressources de tout le globe. Mais plus tard, lorsque les Européens rêvaient de conquêtes, de territoires, d'une plus grosse économie, ils se sont emparés de l'Afrique, se partageant le continent comme un vulgaire morceau de gâteau, prenant des vies et des cultures entières avec eux. Il a ensuite arrêté ses explications car il devait suivre son programme, qui était moins précis que lui.

Une fois rentrée chez moi, je salue mes parents qui, eux, avaient l'air de bonne humeur. En montant dans ma chambre, je vois posée sur une étagère une photo de Papi Yao et de sa sœur, Tante Afiya. C'est pour lui rendre hommage que papa m'a nommée comme elle, pour faire plaisir à Papi, mais lorsque je pose des questions sur elle, on me laisse seule avec mes questions. Une fois dans mon lit, en train d'écouter de la musique sur mon MP3, prête à dormir, je n'arrête pas de réfléchir au fait que la colonisation, l'esclavage et Tante Afiya sont étroitement liés. Mes paupières sont de plus en plus lourdes. Je crois que je vais... Il faisait chaud, une chaleur accablante qu'on ne connaît pas en France. Lorsque j'ouvris les yeux, je n'étais plus dans mon lit mais par terre, dans un endroit avec plein de Noirs. J'étais en Afrique ? Comment cela pouvait être possible ? Je me pince pour voir si je rêve, mais cela fait bien mal. C'est alors qu'un homme avec un fort accent, qui m'est fort familier, vient me tendre la main et me dit de vite me mettre au travail avant que les Blancs arrivent. Alors, dans la panique, je le suis et me mets à faire comme lui. Il me donne de grosses pierres, beaucoup trop lourdes pour moi, et je les lâche, tous les regards des autres travailleurs sont sur moi. "Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ?! C'est trop lourd pour que je me déplace avec." L'homme me regarda droit dans les yeux avant de me dire que c'était le travail de tout le monde ici et que j'aurais des problèmes si je ne le faisais pas. C'est là que j'ai compris la familiarité. "Papi Yao..." "Je ne sais pas comment tu connais mon prénom, mais dépêche" Un autre homme m'attrape par l'épaule et me bouscule sans aucune émotion claire sur son visage. "Fais ton boulot, sale païenne. Et toi, c'est la troisième fois cette semaine que tu glandes !" Alors, sans hésitation de sa part, mon papi s'est pris quatre grands coups de fouet dans le dos. Une scène qui m'a glacé le sang, je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Pourtant, l'homme blanc n'avait aucune once de remords sur son visage, et les gens derrière nous avaient l'air habitués à ce genre de désastre, comme si tout avait été banalisé depuis trop longtemps ici. J'ai alors continué à suivre tout le monde et à porter ces minerais si lourds... Comment pouvaient-ils les laisser faire des travaux aussi ingrats sans aucun matériel adéquat ? Tous les outils étaient pour eux ! Je regardais mon papi continuer comme si de rien n'était, même si je savais à quel point il souffrait. Ses pas étaient plus lents et ses yeux larmoyants. Je voulais tellement lui parler, savoir ce qu'il se passait, mais j'ai vite compris que la moindre pause vue, le moindre faux pas, pouvait nous faire punir et insulter. D'un coup, j'ai vite compris pourquoi Yao était assez strict avec mon père sur le fait de ne se laisser faire par personne.

Une fois le travail horrible terminé, j'ai enfin eu l'occasion de parler à Papi Yao une fois rentrés dans sa maison au village. Il a accepté de me recueillir car je lui ai dit que je n'avais aucune famille ici. "Sache que depuis peu, je n'ai plus de famille non plus. Ma sœur était belle, jeune et s'est fait draguer par un Blanc. Elle a refusé de se soumettre à lui... sexuellement, si tu vois ce que je veux dire. Puis un jour où elle devait travailler avec cet homme, on a entendu des cris dans le village et plus tard, le même jour, on ne l'a plus jamais revue. Ces gens ne respectent rien depuis qu'ils sont là. Mais je suis sûr qu'ils peuvent changer... Un jour, tout cela changera." Sur une pause, nous nous sommes regardés, tous deux, nos yeux remplis de larmes, avant que je le prenne dans mes bras. Il ne comprenait probablement pas ce que je faisais car, même à l'heure actuelle, il n'est jamais vraiment tactile. Pourtant, ici, c'était la première fois que je le voyais accepter une embrassade. "Plus tard, tu vivras heureux avec une belle famille, Yao. Je te le promets." Une fois qu'il me lâcha, il me regarda avec attention. "Tu lui ressembles fort, en plus... Qui es-tu, jeune fille ? Comment tu connais mon prénom ?" "Papi, je suis ta petite-fille et je m'appelle Afiya." Dans un sursaut, je me suis réveillée en sueur, le cœur battant très fort. Ayant enfin compris comment Tante était morte et pourquoi Papi avait autant de marques sur les bras et les jambes, je savais pourquoi il ne voulait pas m'en parler. Pourtant, je trouvais cela nécessaire. Ils n'avaient pas le droit de me cacher ça depuis tout ce temps. Tout le monde devait savoir pour ne plus jamais accepter de tels traitements ou en faire subir.

*Aujourd'hui, j'ai 30 ans et je suis historienne du colonialisme. Je fais des formations et des animations pour apprendre aux jeunes ce que l'abus de pouvoir et le racisme ont créé dans l'histoire : des traumatismes, des discriminations qui font encore fort mal à l'heure actuelle. Je combats le racisme de toutes mes forces pour qu'il n'y ait plus de gens traumatisés comme mon Papi Yao, ma Tante Afiya, mes parents, toutes les personnes racisées de cette terre et moi-même.*